

Entre le deuil du monde et la joie de vivre

Raoul Vaneigem, 2008

(EXTRAITS)

Aveuglés par l'hiver, nous errons dans un printemps du monde qui nous demeure étranger.

Ce que nous subissons, c'est le poids des choses dans le vide.

On conviendra par ailleurs que, en dépit d'un mal de survie partout aggravé, les accents de l'exubérance insensée n'ont jamais cessé de retentir. Le feu de la vie couve en chacun, toujours près de s'alanguir, de s'éteindre, de se ranimer, de s'embraser d'une soudaine et irrésistible flambée.

Plus que jamais le recours à la violence d'une vie à créer me paraît l'unique moyen d'en finir avec la violence mortifère, imposée depuis des siècles par l'exploitation de l'homme par l'homme.

L'expérience vécue, quand elle ne se donne pas pour exemplaire mais s'interroge sur ses errements afin d'en tirer l'esquisse d'un bonheur à inventer, reste la pierre de touche de ce qui s'entrepren en faveur d'une société plus humaine.

Quel était le point d'appui offert au levier qui renverserait le vieux monde ? Le processus d'autodestruction qu'enclenchait un système où la consommation se dévorait elle-même en sacrifiant à l'inutilité rentable la production de biens utiles. J'ai sous-estimé à quel point le fétichisme de l'argent disposait du pouvoir aberrant de tirer un profit immense, immédiat et éphémère de l'inutilité et surtout d'une vie sans usage.

Suspecter de réformisme Murray Bookchin, dont les préoccupations écologiques nous paraissaient accessoires, m'a empêché à l'époque de déceler dans ses premiers témoignages sur l'avenir de l'écologie l'émergence d'un néo-capitalisme dont le dynamisme opposerait à la dévastation par l'inhumanité rentable un réassortiment de marchandises humanisées à la hâte.

L'emballage a changé, mais ce qu'il enveloppe reste le même : la cupidité, la prédation aveugle et la lucidité du profit. C'est ce marché de la purification éthique qui prône le retour à la valeur d'usage, au commerce équitable, à la

renaturation de l'agriculture, à l'écotourisme, aux énergies non polluantes.

Applaudir au développement des énergies alternatives sans les mettre au service de l'autogestion, c'est donner des gages à une exploitation en habits neufs, aussi retorse que l'ancienne. Travailler à la destruction d'un monde qui s'enrichissait de ses propres ruines sans en bâtir un nouveau nous exposait au risque d'agir en osmose, voire en complicité avec celui que nous étions résolus d'éradiquer.

La conscience de l'aliénation la conforte dès qu'elle occulte les moyens de s'en émanciper.

Le viol et le pillage de la terre, reproduisant selon l'esprit, l'instinct de prédation dont tentaient de s'affranchir les collectivités les plus évoluées du paléolithique, ont provoqué une régression de l'humain, une involution désastreuse que nous entreprendrons de briser à l'endroit et au moment où les énergies dévastatrices tomberont en désuétude. Il y va du sort de la planète et des espèces vivantes.

Mai 1968 a été, sinon le premier cri d'alarme, du moins le premier cri d'alerte, le premier « qui vive ? » jeté, dans un mélange d'inquiétude, de provocation et d'espoir, à la face d'une société suant la morbidité et l'agonie les bulletins de bonne santé que les folliculaires nous délivraient à l'époque étaient cependant des modèles de rigueur médicale à côté du délire funambulesque des bilans aujourd'hui affichés.

Pour la première fois, le rêve de l'homme renaissant à l'humain, tel que les esprits les plus libres et les plus éclairés l'avaient imaginé pendant des siècles, fut vécu viscéralement. Une vie, que l'imprégnation du doute rendait incertaine en sa puissance, accédait à l'orée de nouvelles certitudes dans la fulgurance d'une réalisation possible.

Les valeurs dominantes, marquées pendant des générations au sceau de l'immuable, voyaient s'effriter le socle sur lequel s'était érigée leur prétendue éternité.

Le nihilisme triomphe avec ses visions et ses bénéfices à court terme. Le capitalisme gâteux

n'entreprend plus rien; mieux, il sacrifie à la spéculation boursière l'industrie et les services publics, qu'il s'enorgueillissait hier de promouvoir.

Le capitalisme ne tire désormais ses profits que d'une autodestruction programmée. Qu'en tous lieux roulent les mécaniques du prédateur !

La lumière des artifices ordinaires ne livre au regard que le revers des choses, ou plus exactement cette inversion que banalisent les choses dites « de la vie » parce qu'elles la remplacent par des faux-semblants.

Aucune révolution n'est le fruit de ceux qui la prétendent instaurer.

L'inutilité est rentable. Le capital s'accroît d'une vie sans valeur.

Ceux qui, en 1967, n'ont rien vu venir, ceux qui ironisaient sur l'incongruité de la révolte chez un peuple pénétré par la grâce d'acheter à tempérament voiture, vacances et bonheur, ont fidèlement transmis leur crétinisme prémonitoire à leurs dignes héritiers, les « petits crevés » aux ambitions d'esclave qui, le diplôme entre les dents, crapahutent sur le marché du travail sans s'apercevoir que le monde est en flammes et que tout ce qui reste à sauver, c'est la vie.

Quelque part, tandis que les vieilleries s'effondrent, l'humain se rappelle à nous comme le mouvement perpétuel, que tout entrave et que rien n'arrête.

Cinquante ans plus tard, les idées radicales de Mai 1968 font toujours partie d'un univers parallèle, celui de la vie, qui reste invisible au regard le plus perçant de la réalité marchande.

Nul n'échappe à cet enchevêtrement de contraintes et de plaisirs où la tradition mercenaire enserme dans ses filets la nature voluptueuse et rétive. Il y a dans la tyrannie du travail, rompant à son esprit et à ses cadences jusqu'aux moindres jouissances, une trahison de l'enfance et des promesses que la maturité lui laissait entrevoir.

Comment ignorer que cette plaie, rouverte à chaque instant, est la cause principale de notre détresse existentielle, le mal d'être qui affecte l'univers entier? Qu'en la vie dépecée par le travail réside le malaise de notre civilisation ?

Auparavant, les travailleurs, exaltant au fil de beuveries mornes ou joyeuses l'encyclopédie rudimentaire de leur très sommaire existence, ne sous estimaient ni leur statut d'esclave ni leur volonté de se battre pour s'en affranchir.

On leur a jeté comme à des chiens un ersatz de liberté, décalque exact des produits frelatés

dont l'avoir leur tenait lieu d'être. Ils ont mordu à l'appât et n'en finissent pas de le recracher. De la conscience régurgitée s'exhale une mauvaise haleine, une odeur de ressentiment. La perspicacité s'est faite amertume.

Le nihilisme affairiste tire parti du dégoût qu'il provoque, comme le clientélisme cultive l'art de la résignation haineuse.

Les murs tombent. La forteresse se vide. Armées, polices, autorités religieuses et idéologiques ne sont plus, dans l'ouest européen, que l'ombre de leur puissance séculaire. Mais la puissance de l'ombre a accompli ce que les pires régimes répressifs n'avaient jamais obtenu : une pensée désincarnée, un esprit de mon vivant.

En se délestant de leur contenu, les idées dominantes ont conféré à la nullité substantielle au rien une ampleur totalitaire.

Désormais, le profit tend à se passer de l'utile. Les industries prioritaires, l'agriculture de qualité, les écoles, les hôpitaux, les transports en commun sont envoyés à la casse tandis que fleurissent partout les services et les entreprises parasitaires.

Le travail coûte cher, en regard de l'argent spéculatif, qui travaille tout seul et rapporte, du moins à court terme, car la mentalité du temps a fait sien le bon mot d'un monarque dont le successeur sera décapité « Après nous le déluge ! »

Une faillite enrichit davantage les actionnaires spéculant en Bourse qu'une entreprise en bonne santé, où il faut se soucier de salaires et de compétitivité. La production de biens indispensables est supplantée par un système qui escroque la collectivité, privilégie tous les moyens de se procurer de l'argent et propage une mentalité de prédateurs sans scrupules.

Le consumérisme a atteint son paroxysme en devenant l'objet de sa propre exploitation.

Comment s'étonner qu'à son exemple, l'existence quotidienne se nourrisse de ce qui l'affame et la voue au dépérissement ?

Plus vite, plus vite ! Le marché ne s'y trompe pas. À l'heure où l'économie se délite en dévastant la terre, où la bulle financière menace de crever, il vend hâtivement les dernières jouissances consommables et solde les bonheurs congelés dont la date de péremption est dépassée.

Il y a dans la recherche tranquille et effrénée de la jouissance une volonté de reconquérir un temps qui nous a été volé. Pourquoi tolérer qu'au coin de la rue où le désir s'apprêtait à flâner avec nous, une police des idées s'en empare; l'enferme dans les prisons de l'inaccompli et nous envoie au travail ?

Ce désir, il est tout aussi désolant de se l'approprier et de l'assouvir à la sauvette au lieu de le pousser plus loin, de le suivre dans ses déambulations et de libérer, comme en se jouant, les territoires de notre vie indûment occupés par une économie tyrannique.

Faire rouler les trains, soigner, instruire, loger, produire de l'acier et des aliments sains prêtaient de l'intérêt à l'activité laborieuse, même si l'exploitation patronale en jugulait l'élan passionnel.

Or, les secteurs prioritaires sont précisément ceux que la spéculation financière et l'emprise mondiale des agioteurs envoient à la casse.

Sauvegardée jusqu'il y a peu, l'ambition d'accomplir une corvée indispensable au bien public a de moins en moins cours, à mesure qu'obéissant à la logique du profit à court terme le travail utile cède le pas à un développement parasitaire. C'est désormais sa vacuité qui paie et ce qui s'achète avec cet argent là n'est plus qu'une substance boursière détournée des secteurs productif délocalisée dans un circuit fermé, dégagée de toute préoccupation sociale.

Quand la tyrannie du travail s'est trouvée absorbée par la tyrannie de l'argent, un grand vide monnayable s'est emparé des têtes et des corps. Un puissant souffle de mort s'est propagé partout. La malédiction a perdu jusqu'à l'énergie de la désespérance.

Pourtant, la vie et le corps ont horreur de l'inanité, de l'immobilité, de la contrainte, du contresens. Arrive un moment où le feu jaillit de la cendre qui l'étouffait. Bien que, par tradition, les générations se soient succédé en mourant de soif au bord de la plus vivifiante des fontaines. Il a toujours suffi de quelques uns qui s'y abreuvent et s'y ébrouent pour que renaissent et reverdissent les oasis.

Tandis que le marché des énergies gratuites favorise l'émergence d'une nouvelle société, la vieille économie parasitaire et mafieuse continue de miser sur l'inertie générale pour rafistoler, avec les mots pollués du langage dominant, le piège de la protection mercenaire et de la peur rentabilisée, qui fait de l'homme un animal féroce, pitoyable et dénaturé.

Que la désaffection de soi en vienne à concevoir le mépris et l'abrutissement qui règne dans les bureaux comme un pis-aller, agrémenté d'avantages salariaux, c'est désormais un fait avéré depuis que la production des biens de survie est sacrifiée à l'agiotage et que l'escroquerie, le cynisme et l'imbécillité glorifiée garantissent le succès des images, arrachées au vivant pour le représenter.

Le travail n'est plus qu'une combinazzion, parmi tant d'autres d'où découle un profit. Il est cette criminalité de bon aloi propageant l'ennui

qui me, dénaturant l'homme et le rendant hâissable à soi et à ses semblables.

La passion de l'argent éviscère la passion de la vie.

Dans la logique de prédation, ce n'est pas la création qui obtiendra la fin du travail, c'est l'escroquerie généralisée.

Nous l'avons oublié trop souvent : le pouvoir se nourrit de l'acidité qui le ronge, c'est pourquoi il digère aisément l'ironie cinglante dont ses émules et ses ennemis l'accablent. Il n'y a que le rire du vivant pour ignorer l'aigreur dissolvante des autoritaires, et passer outre.

Le nihilisme apocalyptique est l'ouvre de mort de la prédation.

La prédation est le comportement de survie propre au monde animal. Sa persistance traduit chez l'homme la bestialité originelle qu'il n'a pas dépassée, la tare qu'il assume honteusement et où il puise avec orgueil sa volonté de puissance.

Nous sommes restés captifs d'un travail de prédation qui nous maintient à un stade régressif, en entravant le développement de la vie.

En vouant l'homme et son environnement à la déperdition et à l'anéantissement, notre devenir s'est heurté à une impasse. Sous couvert d'assurer la sauvegarde de la planète, sa dégradation systématique provoque une terreur névrotique. La galvanisation de la vie se mue en un sursaut d'agonie, en un affolement cellulaire qui cancérisse le corps, la société et les mœurs.

Malgré sa cohérence, la critique situationniste des idées dominantes a sous-estimé à quel point le fondamentalisme économique imprimait son empreinte aux idées qui le combattaient.

Le nihilisme règne sans partage. Nous sommes entrés dans l'ère du rien et de son spectacle, qui occulte la conscience d'un dépassement possible.

L'envers vaut l'endroit. Il n'y a plus ni haut ni bas, ni droite ni gauche. Tout est emporté par le maelström du profit, où la vie se vidange.

Le délabrement planétaire et la disparition programmée des espèces, voilà le vrai néant. Où passe la grande faucheuse, l'herbe ne repousse pas. À ceux qui rêvent d'ensemencement et de fertilité il ne reste que les stériles indignations du désespoir.

L'abdication devant les choses et l'argent qui les représente a réduit le vivant à une donnée comptable dans le calcul aléatoire des transactions boursières. Les gestionnaires de la faillite et de la paupérisation croissante ont fait de

l'humain l'image publicitaire du confort dans la, servitude.

Le déclin de l'être dans l'avoir n'a jamais fabriqué aussi frénétiquement des générations de suicidaires.

Désormais, c'est le vide qui travaille. Il produit de l'argent en anéantissant les espèces et les ressources terrestres. La civilisation marchande découvre, en son déclin, l'essence originelle de son devenir: une culture de la prédation qui sous couvert de garantir la survie des hommes la détruit.

Ce n'est que plus tard qu'une pensée a pris corps et m'a rasséréiné le désir irrépressible d'une vie autre est déjà cette vie là.

L'absence de vie — l'absence d'amour — propage le germe d'une peste émotionnelle dont l'apocalyptisme porte la trace emblématique. De l'extrême gauche à l'extrême droite, le clientélisme politique forme avec une netteté croissante ce qui n'est rien d'autre qu'un front des suicidaires.

La violence en sens inverse ce qui ne mise pas de façon absolue sur la vie humaine et sur son incessante création aboutit à cet anéantissement, qui est le changement dans l'impossibilité de changer.

J'ai la conviction que le meilleur moyen n'est ni de détruire mes ennemis en me détruisant, ni de les liquider en me sacrifiant mais de construire ma propre vie, d'instaurer en moi et autour de moi cette gratuité du vivant qui n'a ni à se payer ni à payer les éléments qui le nourrissent et le constituent l'air, la terre, l'eau, les plantes.

Le consumérisme a imposé un ordre de mesure à la représentation de soi, à l'art des apparences, à la mise en scène du quotidien, aux fastes dérisoires du mal de survie. Il a gradué le prix des êtres selon le prix des choses qu'ils ont le pouvoir d'acheter.

Ainsi, au rythme de la crétinisation publicitaire, le culte de la mode s'est-il érigé en critère d'excellence et d'exclusion. L'emprise du marché exerce sur l'enfance un pouvoir de subordination qui substitue au désir d'être soi cette envie de paraître, essentiellement compétitive, d'où procèdent l'agressivité, la frustration, la violence, l'instinct prédateur.

La politique du « n'importe quoi, pourvu que cela se vende » préside à la carrière de figurants sans idées, sans charisme, incapables de soutenir le mensonge dont ils n'ont même plus la consistance.

Il ne se livre dans les arènes des studios de télévision qu'un combat virtuel de sycophantes

et de thuriféraires dont l'ambition se borne à ne pas disparaître inopinément du défilé mi-teux auquel leur existence s'est vouée.

L'effondrement du prétendu communisme, sous les coups de l'économie de consommation, a marqué le triomphe d'un stalinisme dont les démocraties de marché appliquent les pratiques de gestion.

Il n'est pas jusqu'au pouvoir russe, réduit à sa simple expression d'organisation mafieuse, qui n'ait exporté partout, sous l'emballage des libertés, les méthodes que des siècles de servitude et de roublardise avaient transmises aux apparatchiks de l'empire rouge sang.

La sécurité est un service mercantile vendu à qui renonce à vivre pour acheter des simulacres d'existence. Le « coup de génie » du consumérisme a été de rentabiliser la peur de manquer de tout et l'insatisfaction de ne posséder jamais assez.

L'être insatisfait se jette dans les consolations de l'avoir, mais le vide n'est jamais comblé, parce que la précarité du pouvoir d'achat exacerbe les frustrations.

Vivre est un droit inaliénable. Sa liberté ne se marchande pas.

Le principe de gratuité n'est pas encore une revendication. Il le deviendra. La conscience fait son chemin, d'une gratuité des services publics, de l'éducation, de la santé, des ressources naturelles et des énergies renouvelables. La gratuité de la vie est l'arme absolue qui détruira l'exploitation de l'homme par l'homme.

La servitude volontaire et l'automutilation existentielle sont telles que les hommes d'État et les responsables politiques, dont le degré d'unanime imbécillité a été rarement atteint dans le passé, ne craignent pas d'exhiber glorieusement leur incompétence et leurs carences mentales. Ils le font avec une cynique naïveté, comme étonnés, voire émerveillés, du pouvoir qui leur est consenti. Il est vrai que l'état larvaire des gens qui tolèrent d'être représentés par eux les crédite à peu de frais d'un vernis d'intelligence.

Les agioteurs internationaux ont fait de l'inutilité laborieuse l'instrument de leur enrichissement. La production de matières premières, jadis prioritaire, ne résiste pas à l'attrait d'opérations spéculatives aussi fructueuses qu'aléatoires.

Car le sort d'une entreprise se joue désormais sur l'échiquier de sa liquidation lucrative.

La raréfaction d'un travail qui privilégiait la survie sur la vie ajoute au malaise la menace de manquer des plus rudimentaires moyens de subsistance. À défaut de privilégier la vie et

son inventivité, les travailleurs, exclus du marché par le patronat boursicoteur, persistent à la sacrifier comme si, devenus à leur tour des actionnaires du vide, ils spéculaient sur leur propre inexistence.

Le fétichisme de l'argent achève de discréditer un travail auquel la rentabilité décroissante ôte jusqu'au sentiment d'utilité sociale, qui longtemps en justifia la nécessité. La vogue de l'enrichissement à court terme tire du mépris de l'activité salariale et de sa précarité une occupation promotionnelle plus malsaine et plus méprisable encore l'affairisme à tous crins, l'obsession du gain, l'exercice légal et illégal de l'extorsion de fonds, la fourberie du profit, toujours louable dès l'instant qu'il est acquis. L'arbre de la liberté n'est plus qu'un perchoir de vautours.

Le spectacle où la vie est abstraite d'elle-même s'est partout imposé. Seul est vécu ce qui est vu, ce qui n'est pas vu n'a pas d'existence, c'est ce vide qui se remplit d'un vide sans cesse plus grand.

Le nihilisme s'exorcise par une course à l'anéantissement où seule la folie de l'argent fou trouve son compte. Nous

La guerre de tous contre tous n'est pas un trait de la nature humaine mais le résultat de sa dénaturation. Si elle se révèle aujourd'hui dans sa vérité la plus rudimentaire, c'est que la pratique concurrentielle qui la génère est poussée à son paroxysme par le fétichisme de l'argent. Un pouvoir condamné à se dévorer lui-même à l'instar de la spéculation boursière qui l'alimente et qu'il alimente n'est plus qu'un pouvoir de détruire.

Le pourrissement est l'état qui confère au capitalisme l'illusion de se régénérer.

La nullité subversive que reflète le miroir de l'inconsistance généralisée prête une autorité fantasmagorique à un pouvoir qui en est dépourvu.

Une peur viscérale courbe les foules comme si elles étaient sous le feu de la troupe. La férocité répressive agit par un effet de représentation, dont aucun fusil ne soutient la réalité. Raillez, si vous voulez, le délire et l'incongruité des masses asservies, mais n'oubliez pas que, dans une société dominée par les réalités virtuelles, ce sont les images qui font la loi.

La machine à profit fait de la planète une colonie pénitentiaire, un camp d'extermination géré démocratiquement où bourreaux et tortionnaires sont interchangeables et travaillent à leur anéantissement programmé. Bientôt le spectre des grandes visions apocalyptiques ne hantera plus l'horizon : l'apocalypse lentement s'intériorise.

Le totalitarisme économique fonctionne avec les rouages de la démocratie parlementaire. Seule la corruption est représentative. Les élections sont le libre choix de la malversation.

Se glorifier d'éradiquer le pouvoir, c'est s'auréoler encore de son ombre nocive.

J'ai choisi la facilité je me moque des applaudissements et des huées parce que je me fous des jugements, des appréciations, des évaluations, des comparaisons.

Mais que nul ne se mette en travers du chemin que je m'obstine à tracer.

Il est temps de révoquer le vieux réflexe prédateur qui ne conçoit d'alternative qu'entre écraser ou être écrasé. Nous n'avons pas assez nourri, cultivé, conforté la puissance du vivant et la détermination d'une humanité qui aspire à devenir souveraine.

La volonté d'émancipation est incompatible avec la volonté de l'imposer.

La servitude volontaire a trouvé dans le spectacle du salut par la marchandise la sanctification de la vie sacrifiée à l'économie.

Affronter l'ennemi sur son terrain, c'est se vouer à l'échec, un échec plus terrible encore quand un simulacre de réussite le camoufle.

Se situer au-delà du bien et du mal, c'est commencer par désertier les champs de bataille où les camps adverses sont solidaires, où une même chaîne entrave les ennemis qui s'entre-tuent.

Non, par habitude! Les prédateurs se combattent mais ne combattent pas la prédation.

La rage contre le mépris et l'autorité est rongée par le mépris et par l'autoritarisme. Où rien ne change tout est interchangeable.

Le corps est la terre où fructifie la volonté de vivre. Que la terre aussi soit notre corps et non plus le lindeau où l'esprit céleste l'ensevelit.

La passion de vivre a ceci de commun avec la passion amoureuse : rien n'y est acquis, rien n'y est joué qui ne se rejoue aussitôt. J'ai la faiblesse de penser que rien ne me sera reflué tant que je consacrerai chaque instant à ce jeu là.

Nous ne briserons la tyrannie marchande qu'en rétablissant la vraie vie partout où l'économie l'opprime, l'entrave, la falsifie.

La gratuité est la seule arme dont nous disposons mais c'est une arme absolue parce qu'elle ne détruit pas. Nous sommes des millions à la posséder, très peu à en avoir conscience, et moins encore à oser y recourir.

Comment se faire entendre? Tout est agencé pour nous rendre sourds à l'essentiel. Commencez donc par écouter ce qui vient d'un autre monde, le vôtre!

Que sont-ils ces gouvernants gouvernés par l'argent, ces êtres figés dans le refis mercantile de la vie, parce qu'elle est sans prix? Rien. Ils ne méritent ni haine ni amour. Ne perdez pas à les combattre une énergie que réclame le projet de vivre de façon plus intense, plus authentique, plus harmonieuse ! Ignorez-les en ignorant leurs injonctions mortifères ! Pratiquez une désobéissance civile qui établisse la suprématie de l'humain sur la barbare !

Quoi de plus absurde que le monde de la raison marchande! Plus l'homme s'y sent étranger, plus il lui accorde une réalité dogmatique fondée sur ce qu'il n'est pas.

Le vrai crime est d'aveugler par la haine car la haine est l'essence du pouvoir et, jusqu'au cour même des insurgés, il détruit cette force vitale, cette joie exubérante, cette force créatrice capable de briser les chaînes qui l'entravent.

Le pouvoir pue parce qu'il tue. Le jour où la volonté de vivre l'emportera sur la volonté de puissance, les prédateurs tomberont en poussières, et le vent les emportera vers ce néant qui les hantait.

Ceux qui ont le respect de la vie n'ont pas encore compris qu'elle a moins besoin d'être défendue que de manifester sa force d'expansion. Si la révolution n'est pas une fête sans cesse renouvelée, elle se condamne aux fastes funèbres de l'apocalypse. Elle n'est que révélation et destruction.

J'ai le sentiment de lutter pour tous les exilés du monde. Je ne suis pas de ce monde parce que j'en désire un autre, terrestre, humain, intensément aimable. Ainsi s'exprime l'enfant, ainsi commence, aujourd'hui même, l'enfance de l'homme nouveau. La transmutation sociale naîtra de l'innocence.

Le désir intense mène à son accomplissement selon des voies temporelles et spatiales qui lui sont propres.

Je tente de me rendre heureux non par ce que je possède mais par ce que je veux être.

On meurt par inertie, on ne vit qu'en se créant chaque jour.

Le parti pris de vivre a fait de moi un conjuré. Je me voue quotidiennement à un « coup de force » qui vise à me retourner comme un gant, en sorte que mes peurs et mes angoisses parais-

sent venir de l'extérieur tandis qu'à l'intérieur, dans une intime clandestinité, ma volonté de vivre s'obstine, croît, s'affermi, irrésistible et passionnément impassible.

Ainsi me devient étranger ce qui me fait étranger à moi-même.

Je préfère le chemin que je fraie à celui que je trouve. Seuls les troupeaux s'accommodent des voies tracées.

Nous sommes environnés de moutons qui rêvent de devenir bouchers. C'est à la mort et au déclin qu'ils croient le plus fermement.

On ne vieillit que dans le regard de ceux qui ont les yeux du vieux monde.

Le pillage des ressources naturelles a constitué une puissance autonome de l'argent qui, après avoir jeté l'interdit sur la vie en tant que jouissance créative, menace la survie de l'espèce humaine en détruisant la biosphère.

Nous sommes à la croisée d'une civilisation nouvelle et au bord d'une faille due à un séisme planétaire l'effondrement d'un pouvoir millénaire et de sa voûte de soutènement.

Ma priorité absolue va aux lieux et aux temps où les plaisirs et l'amour me sollicitent. Là se bâtissent des instants dont la fugacité même prête de la constance au bonheur. Ce n'est ni un abri ni un refuge, c'est un territoire avancé, une enclave de mes forces vives dans un pays que je veux épurer des irradiations mortifères de l'argent. C'est un laboratoire qui ne me quitte pas, en quelque région inhospitalière ou hostile que m'entraînent les contrariétés de la survie. J'y rassemble mes fragments épars, mon unité s'y recompose. Le désir est une incessante refonte de soi.

Nous sommes gouvernés par une logique de sursis qui fait reculer le trépas en prolongeant l'agonie.

Quittons ce monde qui nous quitte ! Renversons la perspective, partons en quête d'une vie intense, en nous gardant des chausse-trapes où elle culbute et emploie à se nier l'ardeur qu'elle aurait mise à s'affiner.

Rien n'est impossible à celui que n'arrête pas l'improbable.

Le 19 décembre 2007